

## Balzac et la *Revue de Paris* (1831-1833) <sup>1</sup>

Tant de balzaciens éminents ont rencontré la *Revue de Paris* sur leur route et en ont traité, notamment l'éditeur de la *Correspondance*, ceux des *Œuvres diverses*, les spécialistes de la Presse, et Roland Chollet, l'auteur de *Balzac journaliste* <sup>2</sup> ! Dans cette lecture de la *Revue* de 1831 à 1833, les questions techniques (celles des contrats, des obligations respectives des parties, de la nature de la copie à fournir, de sa mise au point) ont été laissées de côté ; elles sont assez bien connues. On s'est préoccupé surtout des tendances et des choix de la *Revue* sous ses trois directeurs, Louis Véron jusqu'en mars 1831 (il prend alors la direction de l'Opéra), Charles Rabou (de mars à septembre), Amédée Pichot à partir de septembre 1831. Leurs orientations, sans s'imposer aux auteurs ni les contraindre brutalement, peuvent de manière indirecte intervenir sur eux. La politique rédactionnelle resta la même durant ces deux années. Mais sans doute les relations avec les auteurs (avec tous ? on ne sait) furent-elles différentes. Elles tenaient à la personnalité de chacun. Balzac a déclaré en tout cas qu'il n'avait eu aucun problème avec Véron et Rabou. Avec Pichot en revanche, on le sait bien, il fut assez vite en conflit, et en mars 1833, il y eut rupture. Le Directeur eut sans conteste de grands torts. Balzac n'en fut pas exempt. Il est vrai que la tâche de Pichot était lourde et guère facile (mais Balzac n'en avait cure) : défendre l'allègement des charges qui étranglaient la presse <sup>3</sup>, lutter contre la contrefaçon de la revue <sup>4</sup>, s'assurer des collaborateurs <sup>5</sup> et leur ... ponctualité, franchir les périodes de disette littéraire, devoir dans l'urgence compléter un numéro, etc.... Pichot ne fut pas non plus sans mérite : il préserva la *Revue* des excès de la mode littéraire. 1832 fut en effet l'année « du satanisme tapageur », omniprésent, « des Jeune France et des Bousingots » <sup>6</sup>. On s'est évidemment préoccupé du rapport de Balzac à ce qu'on pourrait appeler le 'dispositif' de la *Revue* (comment il s'y inséra, comment il y fut reçu), de l'accueil qu'au cours de ces deux ans elle réserva à ses initiatives, à ses projets, aux textes de lui publiés par elle ou qui paraissaient en librairie. Ainsi aborde-t-on le problème si délicat de sa place au moins dans un canton du champ littéraire.

Force est de le dire, pour traiter, non pas de manière exhaustive mais bien sérieusement, la question de « Balzac et la *Revue de Paris* 1831-1833 » maints éléments d'information et d'appréciation nous manquent. Les zones d'ombre restent nombreuses. Néanmoins un constat clair permet d'ordonner un peu ce matériau fuyant. Il y eut deux périodes : d'abord

---

<sup>1</sup> Ce texte, avec quelques changements et ajouts (voir la note 99), est celui d'une communication faite lors de la Journée d'étude du GIRB de juin 2011 (« Balzac 1831-1833 ») ; cette journée avait été organisée par J.-L. Diaz ; je le remercie vivement d'avoir donné son aval à la présente publication.

<sup>2</sup> *Balzac journaliste*, Paris, Klincksieck, 1983.

<sup>3</sup> Tome XLVI, janvier 1833, liv. 1. À l'occasion des discours du Jour de l'An « nous osons dire au roi, nous, REVUE DE PARIS : Sire, si votre Majesté veut réellement nous *secorder* dans la sphère littéraire où nous marchons, tantôt en avant, tantôt à la suite de vos académies, faites porter aux Chambres une loi qui abolisse les droits de timbre car c'est notre *delenda Carthago*. La REVUE DE PARIS versera encore cette année plus de 12 000 francs dans le Trésor ; c'est plus que son bénéfice peut-être », p. 54.

<sup>4</sup> Tome L, mai 1833, liv. 3 : M. Amédée Pichot [...] vient de partir pour l'Angleterre. Ce voyage, qui sera de peu de durée, a pour but de multiplier les relations de notre recueil. M. Amédée Pichot reviendra probablement par la Hollande et la Belgique, où la popularité de la REVUE DE PARIS lui est, dans un sens, si funeste puisqu'on y publie jusqu'à trois contrefaçons en concurrence : à Gand, à Liège et à Bruxelles. Ces contrefaçons qui se distribuent dans toute l'Allemagne, et jusqu'en Russie, finiraient, d'accord avec le fléau anti-littéraire du timbre en France, par faire notre ruine de notre succès. Il est temps pour nous, comme pour toutes les entreprises littéraires, de se défendre, puisque le gouvernement, dans ses dernières transactions avec la Belgique, s'est si peu inquiété de cette question, si importante pour notre commerce », p. 199. On lit encore en septembre 1833 (tome LIV) : « Il est impossible que la propriété littéraire n'obtienne pas enfin une loi européenne qui la protège dans ses droits les plus sacrés. Il est impossible que les Belges, par exemple, continuent à être les *Algériens* de la littérature française. [...] La piraterie des éditeurs belges sera notre *delenda Carthago* », p. 194-195.

<sup>5</sup> On lit en septembre 1832 : « Tout semble nous promettre un hiver littéraire, et la REVUE de PARIS a pu moins difficilement préparer que l'an dernier, à pareille époque, ses provisions du prochain trimestre [...], les manuscrits que nous possédons déjà, et nous ne parlons pas de ceux dont nous n'avons encore que la promesse, tout nous annonce une grande activité dans le monde littéraire dont nous recueillons notre part de bénéfices », t. XLII, livraison 3, p. 191.

<sup>6</sup> Selon l'expression de M. Milner, *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire*, Paris, José Corti, 1960, t. I, p. 520.

jusqu'en février 1832 une entente cordiale ; puis, cinq mois après l'arrivée de Pichot, ce fut la montée des périls.

\*

La *Revue de Paris*, fondée en avril 1829 se veut fashionable, artiste, littéraire et moderne. L'Avant-propos de la première livraison indique clairement cependant que la nouvelle publication ne se cantonnera pas à la fiction littéraire, à la poésie mais comme l'exigent des esprits mieux formés, lucides et critiques, plus exigeants, elle s'intéressera à l'histoire, aux questions sociales, intellectuelles et philosophiques, à la marche du monde, à l'étranger. D'avril à juillet 1829, Nodier lui donne ses *Souvenirs de la révolution*. Elle publie par exemple un article sur le canal maritime de Paris à Rouen et aussi, en juillet et septembre, les *Essais de palingénésie sociale* de Ballanche. Elle participe l'une des premières, comme l'a montré P. Berthier, au mouvement d'ouverture à l'étranger des revues françaises ; à ses côtés, la *Revue des Deux mondes*<sup>7</sup>. Dès avril 1829 on peut lire dans sa quatrième livraison : « Mœurs anglaises. – Des clubs de Londres » par M. Amédée Pichot. Dès lors sous la plume de Pichot ou d'autres collaborateurs paraîtront dans chaque numéro des textes italiens et même espagnols mais surtout britanniques, de nombreux récits de voyages lointains. Mais aussi des textes d'Hoffmann, de Tieck, de Jean-Paul et des essais traitant de la philosophie allemande. La *Revue* cherche donc un éclectisme de bon aloi. Il est notable aussi qu'elle vise au sérieux et au prestige : juste après la Préface, le premier numéro d'avril 1829 commence par un grand article de Sainte-Beuve sur Boileau et l'on retrouve la signature de l'éminent et jeune critique dans les premières livraisons de mai et juin puis en juillet, septembre et décembre : il y traite de la grande littérature classique (il a cependant été relayé par Malitourne et Ph. Chasles). Et en septembre B. Constant donne ses « Réflexions sur la tragédie allemande ». En 1829, la *Revue* évoque Chateaubriand avec une grande révérence.

Dès le début de 1830 chaque livraison comprend à l'ouverture des morceaux tirés de périodiques anglais (*New monthly magazine, Bell's Magazine, London Magazine, etc...*) ou de livres étrangers, puis une grande section principale où, sans ordre préétabli, il y a des morceaux historiques, des enquêtes ou des souvenirs, des relations de voyage, un ou des textes de fiction (ou récits ou proverbes de Scribe, de Th. Leclercq), parfois de la poésie, de Méry, Barthélemy, Casimir Delavigne à Lamartine (par exemple un extrait des *Harmonies poétiques et religieuses*), mais aussi des morceaux de musique (notamment de Pauline Du Chambge). « La composition de chaque numéro [...] apparaît comme la juxtaposition peu signifiante d'éléments autonomes »<sup>8</sup>. Chaque numéro se termine par l'Album (au plus une dizaine de pages). On y trouve des nouvelles de la vie littéraire et dramatique : soit sous forme de petits faits, en une ou deux phrases, pressés à la suite les uns des autres dans des pages sans alinéas, soit sous forme d'articles consacrés à une création, à une publication. Dans l'Album, généralement pas de signature : on peut supposer avec Balzac qu'il est rédigé par des proches, des affidés de la direction ou par le Directeur lui-même.

Naturellement la *Revue de Paris*, comme tant de publications, réagit aux événements de Juillet, cela dès la première livraison d'août<sup>9</sup>. Son Directeur loue avec ferveur ce peuple « héroïque », « légal », qui a su ne pas être une populace, ce Prince à qui « les lettres rendront [...] tout ce qu'elles ont reçu de lui aux jours de leur proscription », elles ne seront point « ingrates » : en filigrane on lit ici des inquiétudes, des peurs latentes, et le ralliement à un régime d'ordre tempéré me paraît plus que formel<sup>10</sup>. Par ailleurs la *Revue* montre bientôt que, lucide sur les hommes de pouvoir, elle « ne s'abandonne pas à l'euphorie collective »<sup>11</sup>, et la

<sup>7</sup> P. Berthier, *La Presse littéraire et dramatique au début de la monarchie de Juillet*, 1830-1836, t. II, p. 326-349.

<sup>8</sup> R. Chollet, *op. cit.*, p. 559.

<sup>9</sup> Tome XVII, livraison 1, p. 5-11, dans la section « Littérature moderne », « Paris. Les 26, 27, 28 et 29 juillet 1830 » par M. L. Véron.

<sup>10</sup> Je nuance ici la position de R. Chollet, *Balzac journaliste*, Paris, Klincksieck, 1983, p. 553.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 545.

rédaction reste un lieu politiquement paisible. Voilà qui « contribue à y attirer les artistes », Balzac en octobre 1830, « soucieux de conserver leur libre-arbitre »<sup>12</sup>. Et, au vrai ce privilège subsiste, quand à partir de décembre, la Direction s'engage nettement. Le gouvernement Laffitte a été formé le 2 novembre. Après un mois, le 5 décembre, on annonce la création dans la *Revue* d'une « Revue politique ». Il s'agira d'éclairer le peuple sur le « dessous des cartes » et sans prendre parti de regarder les choses de haut<sup>13</sup>. Et de fait ! le premier article du 12 décembre s'intitule : « Pourquoi le gouvernement ne gouverne pas » ! Malheureusement les événements confirment les craintes et l'on doit, révolté, faire le 26 décembre un tableau terrible des émeutiers du procès des ministres : le peuple est devenu populace<sup>14</sup> (« une telle violence est » évidemment « étrangère à Balzac »<sup>15</sup>). Cette « Revue politique » paraîtra dans chacune des livraisons et durera jusqu'à la fin d'octobre 1831<sup>16</sup>. Lancée par Véron, elle est maintenue par Rabou, et pendant un mois à peu près par Pichot<sup>17</sup>. L'initiative surprend les contemporains<sup>18</sup> mais ne restera pas absolument isolée (il y aura dans la *Revue des deux mondes* mais au début de 1832 une rubrique « Révolutions de la quinzaine », « Chroniques de la quinzaine », des pages de même nature dans *La Mode*, etc...). Est remarquable en tout cas dans la *Revue de Paris* en 1831-1832 l'étendue de la section, bien supérieure à celle de la *Revue des Deux Mondes* (au point que durant cette année l'Album est parfois réduit à presque rien). Est remarquable aussi qu'on y pose avec une forte cohérence les fondements théoriques d'une pratique politicienne. Aux yeux des rédacteurs, Juillet est l'achèvement attendu de la révolution commencée en 1789<sup>19</sup> ; l'accession de la bourgeoisie au pouvoir, retardée par l'Empire et la Restauration, se fait en vertu de la loi même de l'Histoire ; le changement, le progrès étant accomplis, il s'agit maintenant de les préserver. Le caractère de « la révolution de Juillet » est « légal et conservateur de tout ce qui pouvait être conservé sans danger pour les institutions libérales »<sup>20</sup>. Aussi « cette royauté, instituée par nous et pour nous » est-elle « la seule république qui nous convienne »<sup>21</sup>. Pas de suffrage universel et haro sur La Mennais<sup>22</sup>. Il faut maintenant résister à tout mouvement de fuite en avant, à l'idée de la guerre voulue par la « faction anarchique »<sup>23</sup>, songer à l'intérêt de la France entière si différente de la capitale, résister avec la plus vive énergie à l'agitation des masses parisiennes dont l'influence est exagérée. Dès la nomination, attendue, de Casimir Périer le 13 mars, la *Revue* entre en campagne électorale, en avril, avant même que la chambre ne soit dissoute<sup>24</sup>. Elle défend ouvertement et sans trêve les candidats gouvernementaux. « Que les bons patriotes forment une ligue [...], la ligue des intérêts légitimes et des idées justes »<sup>25</sup>. On se félicite qu'avec Berryer les légitimistes entrent dans la voie de l'opposition légale<sup>26</sup>, mais on

<sup>12</sup> *Ibid.*, 553.

<sup>13</sup> Tome XXI, p. 112-114.

<sup>14</sup> T. XXI, p. 233-235.

<sup>15</sup> R. Chollet, *op. cit.*, p. 554.

<sup>16</sup> Avec quelques variantes, elle parle tour à tour de Paris, des départements, de l'étranger, se termine par une Chronique des faits de la semaine.

<sup>17</sup> A partir de novembre 1831 il y a parfois à l'ouverture de l'Album une page ou une dizaine de lignes de « Chronique ».

<sup>18</sup> On lit cette note en tête de la cinquième livraison de janvier 1831 : « LE COURRIER FRANÇAIS a été induit en erreur en annonçant cette semaine qu'un procès était intenté au gérant de la REVUE DE PARIS pour avoir publié des articles politiques dans un journal consacré à la littérature », t. XXII, p. 321.

<sup>19</sup> Tome XXII, janvier 1831, p. 253 « La charte fut la vraie conquête politique d'une révolution de vingt années », et plus encore celle de 1830.

<sup>20</sup> Tome XXIV, mars 1831, p. 51.

<sup>21</sup> Tome XXV, avril 1831, p. 258. « Il nous faut une royauté populaire, telle que nous l'avons conquise en juillet, mais avec toutes les conditions nécessaires à son existence et à sa durée », *ibid.*

<sup>22</sup> Le suffrage universel sert à anéantir les libertés (sous la Convention, sous l'Empire), la bonne voie c'est d'élargir le cens, t. XXII, janvier 1831, p. 96 ; quant à M. de La Mennais ses « doctrines [sont] si bizarres qu'il nous est bien permis de les repousser », *ibid.*, p. 114. Par ailleurs on ne cesse de polémiquer contre Fourier.

<sup>23</sup> Tome XXII, janvier 1831, p. 48.

<sup>24</sup> Mais on discute de la loi électorale depuis le 22 février.

<sup>25</sup> Tome XXVI, mai 1831, p. 65.

<sup>26</sup> Tome XXIII, février 1831, p. 51-52.

pourfend les jusqu'aboutistes et on trouve même en février que le sac de Saint Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché est un coup de semonce mérité pour l'activisme de tels gribouilles <sup>27</sup>, tout en accueillant en juillet la *Lettre sur la démolition de Saint-Germain l'Auxerrois* par M. de Chateaubriand car on refuse tout excès <sup>28</sup>.

À la fin d'avril 1831 la *Revue* annonce avec un soupçon d'amusement : « une brochure politique, ayant pour titre *Enquête sur la politique des deux ministères* (les deux déjà écoulés) [il est notable que la rédaction ne fasse pas d'erreur sur le sujet], doit paraître ces jours-ci <sup>29</sup>. L'auteur est M. de Balzac, que de brillants succès littéraires n'ont point préservé de l'ambition des succès politiques. Si nous sommes bien informés, la tribune de la chambre des députés serait, à l'heure qu'il est, une de ses prétentions et de ses espérances ; il compterait dans peu y protester d'une manière éclatante contre cette opinion encore si répandue, qu'un homme d'imagination ne saurait être un homme d'état » <sup>30</sup>. La *Revue* ne traite pas du contenu du texte mais évoque sans acrimonie les projets de Balzac. Car on croit sans doute que ses idées à ce moment (le « besoin [pour la France] d'hommes qui sachent juger une situation, faire des choix politiques cohérents, éviter l'erreur découlant de l'absence de toute politique » <sup>31</sup>) ne sont guère éloignées de celles que défend la *Revue*. Il est vrai que certaines formules balzaciennes, encore un an plus tard (« Qui a fait la Révolution de Juillet ? Ce n'est point certes le peuple français mais le peuple de Paris » <sup>32</sup>), pourraient donner l'illusion d'une convergence.

On ignore ou on veut ignorer en 1831, nouvel exemple du malentendu entre Balzac, les journaux et les revues, que ces idées n'impliquent nullement l'adhésion au gouvernement bourgeois tel qu'il est (celui du 13 mars), tout au contraire. En mai 1832 ignorer, s'illusionner (ou feindre les illusions), n'est plus possible <sup>33</sup>. L'attaque est alors indirecte, brève et perfide. *Le Saphir*, ce keepsake de Canel, serait l'organe du « jacobitisme français » : au lecteur de conclure par lui-même à l'échec certain de gens, carlistes ou henriquinistes, qui vont à contre-sens de l'Histoire. Ces « preux écrivains [...] sont dix-huit, sept avec la particule, pléiade nobiliaire, dont un comte et un vicomte. Dans ce Coblenz des bonnes lettres, la majorité est aux bourgeois, en supposant même toutes les particules légitimes. M. de Balzac répond le premier à l'appel ». On peut s'arrêter sur ces phrases qui se suivent, phrases à double entente : sans doute M. De Balzac répond-il le premier à l'appel puisque son récit ouvre le recueil, mais ne répond-il pas le premier à l'appel des faux nobles, sans vraie particule ? le texte continue ainsi : « Son royalisme remonte au temps de la Ligue » mais s'agit-il seulement de dire « que sa pièce intitulée LE REFUS est une anecdote du cardinal de Bourbon qu'on fit roi malgré lui » ou ne s'agirait-il aussi des origines de la noblesse de M. de Balzac d'Enragues ? « La scène est » néanmoins « spirituelle et piquante : c'est un excellent échantillon du roman si attendu des TROIS CARDINAUX : en voici toujours un » <sup>34</sup> et voilà pour l'auteur fertile en promesses. On note enfin en juin 1832 : « Le roman est une tribune ; le romancier se croit aujourd'hui homme d'état comme le journaliste et le député ; ils ne sont les

---

<sup>27</sup> Ces légitimistes réclamaient à tous crins la liberté. Le peuple a fait preuve « de contre-logique ». « Nous applaudissons de grand cœur à la leçon un peu brutale que la mardi gras a vu donner à cette ridicule et insolente arlequinade de liberté », t. XXIII, février 1831, p. 195. Le 16 février le ministre de l'Intérieur, Montalivet, dit « comprendre » les manifestations du 14 et du 15.

<sup>28</sup> Cette Lettre est dans le t. XXVIII, p. 192.

<sup>29</sup> L'*Enquête [...]* paraît le 23 avril.

<sup>30</sup> Tome XXV, p. 260.

<sup>31</sup> *OD, Pl.*, t. II, p. 1700. Balzac, par ailleurs, pouvait être sensible à la proposition d'élargissement du cens.

<sup>32</sup> *Enquête sur la situation du parti royaliste, OD, Pl.*, t. II, 1060 (*Le Rénovateur*, 26 mai et 2 juin 1832). Et dans « Sur la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry » (mars 1832), « en s'en prenant aux républicains, Balzac suit la *Revue de Paris* qui, en note à la lettre de Chateaubriand [publiée en juillet précédent] parlait de la galanterie que l'on veut faire aux plus basses pressions révolutionnaires » en envisageant ces démolitions, *OD, Pl.*, t. II, note 1 de la p. 1036, p. 1719.

<sup>33</sup> Comme l'écrivait B. Guyon *Le Saphir* traduit clairement sa « méfiance à l'égard de la bourgeoisie triomphante », cité dans *OD, Pl.*, t. II, p. 1715.

<sup>34</sup> Tome XXXVIII, mai 1832, p. 205.

uns et les autres que des hommes de parti [...]. Ainsi voyons-nous les romanciers se faire de leur titre le plus fantastique des titres électoraux. Espérons que si la Chambre se recrute décidément parmi les Bocaces, elle trouvera bon de glisser dans les capacités légales de la pairie les contes imprimés, les contes sous presse, les mélodrames applaudis et les mélodrames en répétition »<sup>35</sup>.

Si la revue se veut éclectique et généraliste, elle désire tenir les promesses faites dans son Avant-propos. Elle sera « littéraire », classique, actuelle et novatrice. Il est notable qu'en avril 1829, Sainte-Beuve dans son grand article d'ouverture traite de Boileau, et ensuite de Mme de Sévigné et de Rousseau. En revanche la revue n'évoque quasiment pas grecs ou latins<sup>36</sup> mais Shakespeare, Marlowe à maintes reprises. Auteur actuel, en activité et comme canonisé, W. Scott est célébré : il est vrai que l'un des rédacteurs, Pichot, a des liens personnels avec lui ; mais on n'oublie pas non plus Goethe. Cette nouvelle publication, apparue au printemps 1829 alors que se déchirent déjà classiques et romantiques, ne prend pas parti pour ces derniers mais elle confie à un jeune journaliste du *Globe*, Sainte-Beuve, novateur et ami de Hugo, une place éminente dès ses livraisons initiales. Ainsi mène-t-elle sa « campagne romantique par classiques interposés »<sup>37</sup>.

La *Revue de Paris* doit, pour attirer le public et le retenir, offrir des nouveautés notamment dans l'ordre de la fiction. Durant l'année 1829 et jusqu'à septembre 1830 elle a eu parmi ses collaborateurs à maintes reprises Nodier et Mérimée, une fois Stendhal (pour *Vanina Vanini*) et Janin. En cet automne Balzac, qui cherche systématiquement les prépublications, prend l'initiative et se présente à Véron<sup>38</sup>. L'auteur en vogue de *Physiologie du mariage* et des *Scènes de la vie privée* est une recrue de grand choix ; on peut penser que ses textes souvent courts se prêteront bien à la publication par livraisons. Les intérêts de l'auteur et ceux de la Direction coïncident donc. Avec lui, celle-ci va s'assurer un public plus large, les lecteurs 'modernes', les hommes mais aussi les femmes ... que l'on ménage et veut se concilier. De fait on notera dans l'Album en août 1831 : « un fragment de M. de Balzac est une bonne nouvelle pour les cabinets littéraires, pour les salons et surtout pour les boudoirs où battent aujourd'hui des cœurs plus délicats, plus sensibles et plus énergiques qu'au temps de Crébillon fils et de Marivaux », en février 1832 : « ce sont surtout les dames qui liront vos contes »<sup>39</sup>. R. Chollet a souligné que « Balzac commence à inventer [...] son lecteur, ou plutôt sa lectrice ». « Cette destinataire se profile au moins trois fois dans les Contes de la *Revue de Paris* »<sup>40</sup>.

Balzac entre donc à la *Revue* en octobre 1830 avec *L'Élixir de longue vie* publié dans la troisième livraison. D'octobre 1830 à mars 1831, collaborateur zélé, il donne un récit tous les mois. Durant ce semestre, la prose de fiction à la *Revue*, c'est lui : Latouche et Rabou n'y publient que des textes minces. En avril rien de lui, mais Jules Sand prend le relais. Son nom réapparaît en mai et en juin. Il n'est pas là en juillet (c'est alors la mise au point de *La Peau de chagrin*) et du coup nul texte de fiction dans la *Revue*. L'activité littéraire de Balzac est intense en ce début d'année : il publie dans plusieurs périodiques. Nul ne peut ignorer combien ses textes sont goûtés, attendus, et pour plaire à ses lecteurs, pour « venir en aide à l'impatience publique », selon les termes de la rédaction, la revue publie dans sa livraison du

---

<sup>35</sup> Tome XXXIX, juin 1832, p. 62.

<sup>36</sup> « Stace » par M. Nisard, t. XXXII, novembre 1831, p. 145-165 ; Littérature Ancienne, « Les Banquets grecs », t. XLVII, février 1833, p. 157-163, non signé, extrait traduit de l'*Edinburgh Review*, feb. 1833 ; « Néron » par Castil-Blaze (il traite de l'empereur-musicien), t. XLIX, avril 1833, p. 142-163 et 208-230 ; « Art dramatique.- Pourquoi Rome n'eut pas de tragédie », par M. Nisard, t. LVI, novembre 1833, p. 223-241.

<sup>37</sup> R. Chollet, *op. cit.*, p. 542.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 546.

<sup>39</sup> Tome XXIX, août 1831, p. 129 et Album, t. XXXV, février 1832, p. 186.

<sup>40</sup> R. Chollet, *op. cit.*, p. 572.

25 mai 1831 « Le suicide d'un poète », extrait de *La Peau de chagrin*<sup>41</sup>. La direction, non sans un peu de fierté, nomme Balzac « notre collaborateur » et se flatte même discrètement de la confiance qu'il lui accorde (elle a pu choisir à son gré entre différents morceaux du roman) et d'une certaine complicité avec l'auteur. Heureusement en août on peut publier *L'Auberge rouge* dans les deuxièmes et troisièmes livraisons, mais de septembre à novembre Balzac est absent de ses pages et la fiction n'est alors présente qu'à travers de tout petits textes de Régnier-Destourbet, de Chasles et M. Waldor.

À partir de l'automne 1831 les contributions de Balzac sont moins fréquentes mais ses textes plus longs : au total de 1831 à 1833 il semble remplir ses obligations contractuelles. À la fin de décembre on le retrouve avec *Maître Cornélius* récit qui inaugure une période de plusieurs mois où la présence des auteurs de fiction est plus régulière et diverse dans la *Revue*. Tour à tour dans les livraisons de janvier 1832, Janin, Al. Block, E. Sue, Nodier, H. Allart, Pichot. Dans la troisième livraison de février on donne un texte d'H. Allart et à la suite *Madame Firmiani*, dans la quatrième un conte de Pichot, en avril un conte de Janin et aussi *La Femme de trente ans*. Et de mai à Juillet en l'absence de Balzac la *Revue* publie des textes de qualité : *Mademoiselle de Marsan* de Nodier, *La Fin d'automne* de Janin, *Melchior* signé. G. Sand. Pendant l'été Balzac, lui, est en voyage ; alors on ménage le public en nourrissant son espoir. On note en août : « M. de Balzac part pour l'Italie : heureusement, avant son départ, il vient de nous remettre trois articles sous le titre d'ÉTUDES DE FEMMES, que nous publierons le mois prochain »<sup>42</sup>. En septembre on parle des « deux nouveaux contes que M. de Balzac nous envoie d'Italie »<sup>43</sup> et on signale : « M. de Balzac avait annoncé depuis longtemps deux volumes de scènes de la vie militaire. Ces scènes sont à peu près terminées, et pourront paraître en novembre prochain. C'est à ce qu'il paraît, le roman de la grande armée. [...] Austerlitz, Wagram, il y a au moins là une épopée »<sup>44</sup>. *La Femme abandonnée* paraît en septembre (dans les deuxièmes et troisièmes livraisons), *La Grenadière* en octobre, et à ses côtés des contes de Janin et de Nodier. En ce même mois Pichot accepte, non sans réticence, la publication de la *Lettre à Ch. Nodier* et de son point de vue c'est un signe de bonne volonté de la revue à l'égard de son collaborateur; mais au vrai cette publication n'est pas non plus désintéressée : que Balzac ait voulu répondre à Nodier atteste l'importance et la qualité des textes de la revue, et ce dialogue entre des auteurs 'maison' que la *Revue* est un lieu du débat vivant<sup>45</sup>. En novembre le *Voyage de Paris à Java*, en décembre et janvier *Les Marana* (mais aussi *La Marquise* de George Sand) puis pour finir *Histoire des Treize* en mars 1833<sup>46</sup>. Après le retrait de Balzac il y a d'avril à juillet 1833 disette à la revue dans l'ordre de la fiction. Il faut attendre août et septembre : alors elle publie Sue, Nodier, Mérimée, Janin.

Manifeste ou subreptice, la réception critique des écrits balzaciens dans la *Revue*, va de celle de *La Peau de chagrin* (13 août 1831) à celle du *Médecin de campagne* (9 septembre 1833).

Certes, durant l'été 1831, on fit l'éloge de *La Peau [...]* et des *Romans et Contes philosophiques*. Déjà les quelques lignes d'introduction au « Suicide d'un poète » avaient vanté « la verve extraordinaire » d'un « récit réel, agité, coloré, brûlant, enivrant »<sup>47</sup>. Le

---

<sup>41</sup> « Le Suicide d'un poète » va de la p. 300 à 307 (le texte extrait de « La Femme sans cœur » est dans *Pl.*, t. X, p. 193 (bas) [« La vie de dissipation »] à p. 201 [« l'échafaud »]).

<sup>42</sup> Tome XLI, livraison 3, p. 196.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>45</sup> Pichot écrivit à Balzac le 23 novembre 1832 qu'il n'avait publié ce texte que « pour un petit nombre d'élus et comme un cadeau », *Correspondance*, *Pl.* t. I, 32-208, p. 681; Balzac avait écrit à sa mère le 30 septembre : « comme cela est fort obligeant pour la *Revue*, pour Nodier, pour Pichot, je ne doute pas » que Pichot n'insère le texte, *ibid.*, 32-190, p. 651.

<sup>46</sup> Dans la dernière livraison de mars il est annoncé que la fin d' *Histoire des Treize* paraîtra dans le numéro d'avril ; en fait elle paraît dans un supplément au numéro de mars, paginé spécialement de 1 à 34.

<sup>47</sup> *Revue de Paris*, t. XXVI, p. 299. « Le suicide d'un poète » va de la p. 300 à 307 (le texte extrait de « La Femme sans cœur » est dans *Pl.*, t. X, p. 193 (bas) [« La vie de dissipation »] à p. 201 [« l'échafaud »] ;

compte rendu du 13 août n'est pas mentionné par P. Barbéris dans son célèbre article de *L'Année balzacienne 1968* consacré à l'accueil aux premières œuvres de Balzac<sup>48</sup>. Mais, au vrai ce texte est comme dissimulé au sein de la « Chronique politique ». Il n'est pas signé. Brillant, s'ouvrant à de larges vues d'ensemble sur l'histoire des littératures, est-il de Ph. Chasles (ou de Nodier peut-être) ? « M. de Balzac tient une place distinguée parmi les écrivains les plus émouvans, les plus puissants de sentiment et d'imagination, les plus habiles à exploiter la phrase ». Son ouvrage est étonnamment fantastique, philosophique et réaliste<sup>49</sup>. Son sujet ne peut être résumé tant il est riche, divers et subtil. L'auteur l'a suggéré « avec un goût exquis en prenant pour épigraphe [...] le moulinet gracieux [...] du bâton du caporal Trim »<sup>50</sup>. Certes l'œuvre offre une prodigieuse « allégorie » du présent état des cœurs et des âmes, pourtant c'est « encore [...] mieux peut-être eu tout ce que M. de Balzac y a vu, une conception [...] à creuser à fond ; quelque chose qui a été fait et bien fait, mais qui se fait encore, et qui sera un jour un livre excellent, moins piquant, [...], plus solide, plus essentiel ». De plus M. de Balzac a un style absolument original, animé d'un étonnant « instinct de nouveauté » en dehors « de notre jeune école littéraire, qui n'est pas encore aussi hardie avec le dictionnaire qu'avec la pensée »<sup>51</sup>. Mais cet effort si séduisant marque la fin d'un des cycles de l'histoire du langage. Après avoir inventé l'idée, on parvient d'abord à l'exprimer avec maîtrise et simplicité, puis enfin on en vient à rechercher l'extraordinaire, phase brillante et périlleuse, peut-être annonciatrice de décadence. Pourtant c'est un devoir 'historique' pour qui en a le don de se lancer dans une telle entreprise. Et voici la conclusion : « il faut faire du neuf dans les langues quand les langues sont vieilles, quand on est arrivé tard avec des facultés pleines de sève et d'énergie [...], et quand on s'appelle Balzac »<sup>52</sup>. Et toujours anonyme (mais il semble que ce soit un rédacteur ou un responsable de la revue qui s'exprime) paraît en octobre un éloge éclatant des récits publiés en septembre dans *Romans et Contes philosophiques*, notamment de *L'Église* où « la réalité de la personnification est parfaite ; et, ce qui est rare dans les créations allégoriques, il y a là un intérêt d'émotion ardente et vive »<sup>53</sup>.

\*

Mais un an plus tard, on raille les prétentions intellectuelles et idéologiques de l'auteur (cela a-t-il un lien avec le changement de direction ?). En octobre 1832 on annonce, avec une réticence sceptique : « Nous donnerons prochainement un specimen de sa philosophie » : il s'agit en fait de la *Lettre à Charles Nodier* [...] qui paraîtra le 21 octobre. « En même temps nous aurons à rendre compte d'un quatrième volume de contes dits philosophiques, publiés par le libraire Gosselin et qui contient, entre autres nouveautés, une espèce de biographie dont le héros, Louis Lambert, fut un protégé de Mme de Staël. C'est une touchante analyse des sensations d'un jeune homme à la manière de Godwin »<sup>54</sup>. Mais si c'est à *Caleb Williams* qu'il est fait allusion, le rapprochement n'est-il pas au moins hâtif et inapproprié ? Le drame dans *Louis Lambert* est celui du génie affronté à l'absolu de ses aspirations et non, comme chez Godwin, la lutte dramatique entre la faiblesse intelligente et la puissance sociale.

La seconde livraison de février 1833 (*Les Marana* ont fini de paraître en janvier) annonce *Louis Lambert*. C'est dans l'« Album », et le texte a seize lignes dont l'encadrement est assez suggestif. La note commence ainsi : « M. Charles Gosselin vient de publier un petit

<sup>48</sup> Cette publication préoriginale est signalée par P. Citron dans l'édition de la Bibliothèque de La Pléiade.

<sup>49</sup> C'est « un ouvrage recommandé par un titre piquant, par un sujet fantastique, par une appropriation hardie de la fiction à nos mœurs actuelles, par les saillies d'une humeur vive et philosophique, par les reliefs vivants d'une foule de portraits qui ont posé, d'anecdotes contemporaines qui ont posé sur le fait », t. XXIX, août 1831, p. 129.

<sup>50</sup> Les deux citations précédentes se trouvent t. XXIX, août 1831, p. 129.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>53</sup> *Revue de Paris*, t. XXI, p. 195.

<sup>54</sup> *Revue de Paris*, t. XLIII, p. 130-131. Il est notable que la *Revue* ait été si allusive sur la *Notice biographique* [...] parue chez Gosselin dans les *Nouveaux contes philosophiques* ; cette édition eut il est vrai peu d'écho (voit *Pl.*, t. XI, p. 1476).

bijou typographique » et se termine de même : « L'éditeur » a fait « un petit chef d'œuvre de typographie ». Face à *L'Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, l'irritation dans l'article même perce sous le sérieux de l'éloge. L'ouvrage n'est pas fait pour les honnêtes et simples lecteurs. Il repose sur un pari bien difficile à tenir. Cependant il est peut-être digne des plus grands. En effet ce « n'est pas un de ces livres destinés à satisfaire cette curiosité vulgaire qui commence à la première et finit à la dernière page d'un roman. Le livre de M. de Balzac est un roman psychologique, œuvre de science, de mélancolie méditative surtout, un drame exclusivement contenu dans cette unité de lieu si étroite au physique, si vaste au moral, dans le cerveau de l'homme. Louis Lambert a existé ; M. de Balzac n'est que son biographe, qui rattache à l'analyse de cette existence à part de profondes études sur l'intelligence humaine. Goethe et Byron avaient eu une idée analogue dans FAUST et MANFRED. M. de Balzac a pour cet ouvrage une prédilection toute particulière ; c'est pour lui ce que RENÉ fut pour M. de Chateaubriand », et in cauda venenum, [ce que fut] « LA DOT DE SUZETTE pour M. Fiévée »<sup>55</sup>. Un correspondant écrit encore à la rédaction en juillet 1833 : « Je sais bien [...] qu'on annonce que le prochain roman de M. G. Sand sera un roman métaphysique, et cette conversion d'un talent hors de ligne serait d'un grand poids dans la balance, mais je parierais que LÉLIA sera métaphysique à peu près comme les contes de M. de Balzac sont philosophiques »<sup>56</sup>.

Entre la parution de *La Femme abandonnée* dans des numéros de septembre et celle de *La Grenadière* le 28 octobre, l'« Album », sérieux, légèrement ironique et sceptique, note dans la livraison du 14 octobre 1832 que « M. de Balzac [...] espère nous prouver qu'il n'est pas exclusivement un conteur, un nouvellier, ne courtisant que la folle du logis, comme Malebranche appelait l'imagination »<sup>57</sup>. À la *Revue*, semble-t-il, on désirerait qu'il ne fût que cela. Mais encore faut-il bien juger de la position de Pichot sur la question. C'est celle d'un gestionnaire soucieux de la mode. On sait que dans sa lettre du 23 novembre, alors qu'il attend la *Théorie de la Démarche*, il demande avec un peu d'anxiété si ce texte est bien un conte<sup>58</sup>. En vérité il veut des textes courts (ou heureusement fragmentés) qui entrent sans peine dans chaque livraison et dont le succès soit assuré<sup>59</sup>. Mais sa préférence n'est nullement esthétique ou intellectuelle, tout au contraire peut-être. En juin 1832, on lit dans une note de l'Album intitulée : « SYMPTÔMES LITTÉRAIRES » : « La peste du XIV<sup>ème</sup> siècle nous valut en littérature le DECAMERON de Boccace, l'épidémie du XIX<sup>ème</sup> produit à son tour des contes et des romans. Tels sont jusqu'à présent du moins les seuls ouvrages qui remplissent les catalogues de nos libraires, les seuls que nos critiques signalent. Dans les intervalles des révolutions ou des fléaux physiques, l'esprit cherche des distractions et ne s'attache à aucun plan d'études. [...] Nous appelons [...] de tous nos vœux les ouvrages scientifiques<sup>60</sup> ». Incidemment on remarque en août 1832 : « l'idée [de *Scènes de la vie militaire*] est belle, et promet mieux que des contes »<sup>61</sup>. En janvier 1833 la *Revue* affirme « qu'il serait temps d'appeler les lecteurs à des lectures moins frivoles<sup>62</sup> », en mars que piqués par la coucaratcha de M. E. Sue « nos plus graves écrivains [...] nous font tous des contes dont quelques-uns sont à dormir debout »<sup>63</sup>. En ce même mois on note aussi : « la

<sup>55</sup> Tome XLVII, p.155.

<sup>56</sup> Tome LII, p. 119.

<sup>57</sup> T. XLIII, octobre 1832, p. 130.

<sup>58</sup> *Correspondance*, Pl., t. I, 32-208, p. 680. Voir aussi les commentaires de R. Fortassier, *Théorie de la démarche*, Pl., t. XII, p. 953.

<sup>59</sup> « Tout article de plus de deux feuilles est peu lu », *Correspondance*, Pl., t. I, 32-208, p. 680.

<sup>60</sup> Tome XXXIX, juin 1832, p. 62-63. Ce texte est partiellement cité par I. Tournier dans *Balzac Nouvelles et Contes 1820-1832*, Paris, Gallimard, « Quarto », t. II, p. 998. Sur la réaction en 1832-1833 contre l'invasion du conte, voir I. Tournier, *ibid.*, p. 998-1005.

<sup>61</sup> Tome XLI, livraison 3, p 192.

<sup>62</sup> Tome XLVI, p. 158.

<sup>63</sup> Tome XLVIII, livraison 1, p. 87.



critique applaudit comme de raison à cette litanie de nouveliers, comme dit l'auteur de JEAN SBOGAR [...]. Que les éditeurs profitent donc encore de cette complicité de la critique et du goût du jour, car l'heure de la justice sonnera et nous demanderons un peu compte à tant d'auteurs honnêtes du talent qu'ils *éparpillent* ainsi partout en petite monnaie »<sup>64</sup> et en septembre : « nous voyons avec plaisir [le public] réclamer aussi des articles d'une littérature plus sérieuse »<sup>65</sup>. On comprend mieux alors, en ce même mois, l'article relativement positif de la *Revue* sur *Le Médecin de campagne*. Cependant le public demande toujours des contes, et la Direction ne cesse de répéter qu'elle est résolument décidée à en publier encore. D'ailleurs le compte rendu du *Médecin* [...] se termine ainsi : « d'avance, M. de Balzac nous promet, en retour, quelques-uns de ces jolis contes *qu'il fait si bien*, comme on disait à M. Galland »<sup>66</sup>.

Mais au vrai M. de Balzac pourrait et devrait faire mieux qu'il ne fait.

En avril 1832, l'article de l'Album, sur le 1<sup>er</sup> dixain des *Contes drolatiques*, sans doute moins agressif que ceux d'autres publications, n'est pas moins sévère, et peut-être plus déplaisant. Le rédacteur (son texte est signé d'une initiale, un A, s'agit-il de Pichot ?) concède à l'auteur beaucoup d'esprit et quelque habileté, il reste absolument incompréhensif devant l'originalité de son entreprise linguistique : le dixain n'est qu'un « pastiche de mots assez bien fait » et il faudrait « traduire en langage décent », « le chef d'œuvre du livre », *Le Péché véniel*, donc lui infliger une double dénaturation, celle « de l'ancien au moderne, de l'obscène » au convenable », comme le notent les éditeurs des *Œuvres diverses*<sup>67</sup>. Il est perfide puisqu'il compare les tentatives de l'auteur à celles du bibliophile Jacob. À lire le « sieur de Balzac » « nous avons compris toute la différence qu'il y a entre une naïveté vraie et une naïveté apprêtée ». Certes il semble lui reconnaître un certain effort pour éviter « la débauche cynique des BIJOUX INDISCRETS » mais incrimine vertement l'usage du vieux langage souvent digne du Merdiana. De plus il se fait redresseur de torts, docte conseiller littéraire et donneur de leçons. Malgré sa prétention à la culture (l'accusation est implicite), Balzac a donné une image absolument forcée, fautive de l'*Heptameron*, et une image bien partielle de l'œuvre entier de Marguerite de Navarre. Elle a aussi écrit de touchants mystères. Des extraits en sont donnés et aussi des vers d'une gracieuse chanson de son chambellan, Jean de La Haye. Voilà les modèles dont on demande à M. de Balzac de s'inspirer. Qu'il « fasse son profit de ces citations qui tendent à prouver que la noble princesse qu'il ne craint pas de citer dans sa préface comme une ribaude, fit plus tard amende honorable de *ses gaietés*. Nous lui promettons un article plus favorable sur son premier mystère ». Ainsi se conclut le texte.

Celui sur les *Contes bruns*, dans la troisième livraison du 19 février 1832, non signé, est probablement de Pichot. La parution de l'ouvrage avait déjà été signalée dans une livraison précédente, mais alors les auteurs n'étaient pas connus, ils le sont maintenant. Le rédacteur adopte alors une étrange méthode. Il feint d'écrire le compte rendu qu'il aurait donné s'il avait parlé d'un auteur anonyme. Cette contorsion critique permet de parler clairement, tout en feignant de ne pas le vouloir et en affichant sa fausseté. J'aurais dit : « voilà un heureux pastiche de la manière de M. de Balzac ; voilà toute sa verve de conteur, ses longues préparations, ses digressions continuelles quelquefois ingénieuses, quelquefois trop étrangères au sujet ; voilà son dialogue vif, ses réparties fines ; et malheureusement aussi l'abus de ses interjections et de ses exclamations, de ses ah ! et de ses eh ! qui laissent ses personnages la bouche ouverte et vide, ce qui n'est pas trop poli pour un interlocuteur de bonne société. Le voilà bien encore observateur profond et subtil mais parfois aussi un peu trop minutieux, analysant la pensée à l'alambic, et examinant à la loupe jusqu'au signe que le héros portera

<sup>64</sup> Tome XLVIII, livraison 3, p. 219-223.

<sup>65</sup> Tome LIV, dernière livraison du trimestre, septembre 1833, p. 311.

<sup>66</sup> T. LIV, livraison 1, 9 septembre 1833, p. 124.

<sup>67</sup> *OD, Pl.*, t. 1, p. 1112.

sous l'ongle ». En procédant ainsi, « on risque de désenchanter le lecteur. Un peu moins d'esprit, et plus de poésie, un peu moins d'antithèses brillantes et un peu plus de naturel »<sup>68</sup>. Et par ailleurs on ne manque de signaler et condamner l'épisode drolatique de *l'Ecce Homo*. On dit notamment à l'auteur : « si vous êtes réellement M. de Balzac [...], vous avez tort de vous prévaloir de votre privilège de compatriote de Rabelais pour faire rougir vos lectrices par une gravelure » inexcusable »<sup>69</sup>.

L'auteur de l'article conclut en notant que la « CONVERSATION ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT et LE GRAND D'ESPAGNE n'en sont pas moins des preuves de la prodigieuse facilité de M. de Balzac »<sup>70</sup>. Sans doute est-ce un hommage. Mais cet auteur ne cède-t-il pas à la littérature facile ? à tant se prodiguer ne court-il pas des risques ? Et on note que cette phrase finale vante moins le résultat du travail que son intensité. En écho, dans la conclusion d'*Autopsie*, texte de Pichot, paru dans la livraison suivante le 26 février, on suggère que ce talent pourrait quelque jour connaître la « disette ». D'avance on propose donc à Balzac un sujet en laissant supposer son appât du gain (« on ne refuse pas [ce qui est donné] pour rien »<sup>71</sup>, le dernier mot étant en italiques), et peut-être ses mœurs emprunteuses.

Le conte de Pichot, *Autopsie [...]*, est précédé d'une épigraphe précisément tirée d' *Une conversation [...]*.

« -Les histoires que conte le docteur, dit une dame, me font des impressions bien profondes ...

Le médecin salua gravement.

-Oui, elles sont douces et intéressantes ; il nous émeut sans employer les atrocités si fort à la mode aujourd'hui.

-Ma réserve, dit-il, n'est certes pas de l'impuissance ; et je vous prie de croire, madame, que j'ai ma provision comme un autre ... »

M. DE BALZAC »<sup>72</sup>.

De fait autour d'une vengeance d'un mari trompé, Vésale, le médecin de Philippe II, Pichot narre une fort terrible histoire. Mais à la fin, bien qu'il ait raconté de manière assez plaisante (son conte n'est pas médiocre), il s'excuse d'avoir été trop simple et trop net, de n'avoir utilisé comme les auteurs à la mode aucune des possibilités fantastiques qu'offrait son sujet et d'avoir déçu certains de ses lecteurs, « ceux qui n'ont lu mon *Autopsie* que sur la foi de l'épigraphe » de M. de Balzac<sup>73</sup>. Et l'on sent peut-être sous cette légère autodérision quelque dépit. Le choix du titre « Autopsie, conte anatomique » est déjà significatif. Tout de suite après l'article sur les *Contes bruns* ce sont les choix faits par Balzac qui paraissent d'emblée mis en cause. En effet on notait dans ce compte rendu: « décrire comme fait souvent M. de Balzac ce n'est pas décrire mais disséquer ou anatomiser » (et c'est au nom du « public » qu'on demandait autre chose)<sup>74</sup>. Pichot propose donc un conte anatomique (il s'agit d'ouvrir un corps pour en sortir le cœur), non pas un conte qui anatomise, et un récit moins prolix. « Je voudrais », écrit-il, « avoir la mémoire graphique de ces conteurs qui, certains de pouvoir amuser leur public pendant tout un volume, nous promènent, grâce au fil d'or et de soie de leur style, dans le labyrinthe de leur description : je décrirais le salon où mon histoire me montre maintenant dona Candita et sa duègne, salon meublé avec toute la somptuosité dont Vesale amoureux avait voulu jadis entourer la fille du banquier don Gregorio »<sup>75</sup>. Et l'humble Pichot feint de croire aussi que le sujet pourrait, devrait être repris par Balzac. Mais le lecteur est amené à se demander ce que de son point de vue, M. de Balzac ajouterait sinon des

<sup>68</sup> *Revue de Paris*, t. XXXV, p. 186.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Revue de Paris*, t. XXXV, p. 186.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>72</sup> Tome XXXV, p. 201. Ce texte est dans *Une conversation [...]* in *Contes bruns*, p. 74-75; il se retrouve avec quelques variantes dans *Autre étude de femme, Pl.*, t. III, p. 710.

<sup>73</sup> Tome XXXV, p. 225.

<sup>74</sup> Tome XXXV, p. 186.

<sup>75</sup> Tome XXXV, p. 216.

arabesques, des ornements, vocalises et appoggiatures, des paillettes. D'ailleurs le fond même de l'anecdote traitée par Pichot rappelle l'ouverture d'*Une Conversation [...]* quand le capitaine Bianchi tuait un ennemi, lui retirait le cœur et le mangeait pour gagner ses 3000 f. Dès février Balzac était donc allé plus loin que Pichot. Reprenant le sujet, il devrait encore forcer dans l'horrible.

Dans la dernière livraison de novembre 1832, Balzac a publié *Voyage de Paris à Java*<sup>76</sup> ; quinze jours après, dans la seconde livraison de décembre Pichot publie, sous l'intitulé « Voyages », « L'Adultère chez les Battas ». Comme l'écrit P. Berthier, c'est là tactique éditoriale : le second texte fait « écho » au premier et en offre « un complément érudite qui renforce l'effet de curiosité »<sup>77</sup>. Mais en fait les intentions de l'auteur et de la *Revue* vont bien au-delà. Le récit est dédié à M. H. de Balzac (et la présence de l'initiale est tout à fait inhabituelle). Son titre rappelle cette littérature 'adultérine et bâtarde' raillée dans ces pages et dans la revue : Balzac en est le représentant le plus notable<sup>78</sup>. L'intitulé « Voyages » précède le titre de l'article et d'emblée Pichot se place donc du côté du réel, non de l'invention. Dès le premier paragraphe il note que Balzac a écrit, lui, un « voyage imaginaire » et il dévalorise implicitement une originalité illusoire: le *Voyage de Paris à Java* s'inscrit en effet dans la tradition des *Contes bleus*<sup>79</sup>. Il lui reproche d'avoir fait sans l'avouer un conte « fantastique ». Son « magique pinceau » est loué, et raillé en même temps comme son style hyperbolique<sup>80</sup>. Il relativise l'invention balzacienne (les javanais ont eux aussi des « contes philosophiques » et même un talisman qui n'est pas sans ressembler à celui du roman de 1831). Néanmoins écrit-il « La Peau de chagrin seule est un talisman supérieur », mais l'éloge est comme obligé et nimbé d'un léger scepticisme. Est aussi repris le thème de la productivité de Balzac dont on vante le « fécond loisir ». La référence à l'*otium* permet de rendre le traditionnel hommage à celui qui a des rentes ou des revenus, pour qui la littérature n'est pas un métier<sup>81</sup>. Mais, le Directeur de la revue le sait bien, M. de Balzac qui naguère discutait si rudement ses contrats travaille et ne travaille pas pour la gloire. Sans doute pour lui, écrire n'est pas un travail (il n'est pas un « artichien » comme dira Lousteau<sup>82</sup>) mais un loisir. Pourtant travaille-t-il ses textes à loisir ? assez sérieusement pour qu'ils soient non seulement étonnants mais, surtout, vrais ? On ajoute encore : « Vous nous avez fait une bien belle fleur de la volkaméria ; vous nous écririez au moins deux pages de plus sur une fleur bien plus extraordinaire, la rafflesia Arnodî »<sup>83</sup>. Cet « au moins deux pages » est bien irrévérencieux : M. de Balzac serait-on donc un faiseur ... de phrases, un rhéteur, plus expert en amplifications qu'un créateur ?

À la conclusion d'*Une conversation [...]* Balzac semblait demander de choisir entre la traduction littérale de la réalité et son idéalisation. Pichot l'avait lu avec attention, s'était souvenu et quelques mois plus tard il expose son propre choix. Son histoire est vraie en tous points et reproduit textuellement le réel (lui, l'angliciste, prône déjà peut-être un « All is true »). Pichot suggère à Balzac de reprendre quelque jour les données de son récit en

---

<sup>76</sup> Intitulé *Voyage à Java* dans la table des matières du t. XLIV (novembre 1832) de la *Revue*. Sur ce texte voir R. Le Huenen, « Dans le sillage de Sterne et de Nodier : le *Voyage de Paris à Java* de Balzac et l'écriture du supplément » in *Apprendre à porter sa vue au loin. Hommage à Michèle Duchet*, textes réunis par S. Albertan-Coppola, Paris, ENS éditions, 2009, p. 311-328 et A. Lascar, « *Voyage de Paris à Java* : La Fantaisie, terrain du jeu et des aveux » in *L'Année balzacienne 2012*, p. 25-44.

<sup>77</sup> P. Berthier, *op. cit.*, t. III, p. 905.

<sup>78</sup> Dans la *Revue* même il a publié différentes nouvelles traitant de la femme de 30 ans, en septembre *La Femme abandonnée*, en octobre *La Grenadière*. Dans L'Album de la livraison 1 d'octobre 1832 précisément, à propos de *Vertu et tempérament* de P. Lacroix (le bibliophile Jacob) on raille la « littérature adultérine et bâtarde » à la mode du jour, t. XLIII, p. 71.

<sup>79</sup> Tome XLV, p. 130.

<sup>80</sup> « J'accepte vos javanaises à la peau si blanche, votre bengali si mélodieux, votre volkammeria si suave, votre upas si terrible, vos singes si intelligents, vos crocodiles si voraces [...] », *ibid.*, p. 131.

<sup>81</sup> C'est encore ce que fera Sainte-Beuve dans « De la littérature industrielle », *Revue des Deux Mondes*, Quatrième série, tome XIX, 1<sup>er</sup> septembre 1839, p. 675-691.

<sup>82</sup> *Illusions Perdues*, Pl., V, p. 427.

<sup>83</sup> Tome XLV, p. 132 pour les citations précédentes.

respectant scrupuleusement sa véracité mais d'offrir alors à ses lecteurs un « roman » ou un « rêve » : être romancier à ses yeux c'est donc parer le vrai, lui ôter sa sécheresse, estomper les contours, user d'une idéalisation tempérée. Mais dans sa lecture d'*Une Conversation [...]* est-il allé assez loin ? Car me semble-t-il, « Choisissez », l'impératif final du texte balzacien est un leurre. Il est moins injonctif que problématique. Cet impératif catégorique est ironique au sens propre : il impose au lecteur, au narrateur, à l'auteur de se poser question, et le devoir d'aller plus loin, de comprendre par eux-mêmes que les deux options proposées sont en fait insuffisantes, qu'on doit inventer autre chose, sans choisir entre littéralité et idéalisation. Il ne s'agit pas de donner du charme au vrai, mais d'en faire ressortir (tout en les respectant scrupuleusement) les traits profonds, vrais, masqués et enfouis. Juste avant la conclusion d'*Une Conversation [...]* Balzac avait écrit qu'on rencontrait dans la rue de « sublimes créations mais en guenilles »<sup>84</sup>. Comme dira Baudelaire, le rôle de l'artiste c'est de leur ôter « la patine de la misère »<sup>85</sup>.

Le présent article est censé reproduire la lettre d'un anglais. Pichot en a fait la traduction et il y ajoute de sa propre plume huit lignes où il explique qu'approuvant ce texte, il a décidé de signer l'article de son nom. La lettre elle-même est néanmoins signée : Tristram Nepos. Ainsi Pichot se réfère à un des auteurs favoris de M. de Balzac. Mais si le prénom est sternien notre homme n'est pas petit-fils ou neveu, nepos, de Tristram, il n'est pas de la famille Shandy mais historien, parent de Cornelius Nepos. Peut-être suggère-t-on, ironiquement, au fantaisiste auteur du *Voyage de Paris à Java* de tenter la gageure d'être à l'avenir un excentrique tout à fait vérac et raisonnable.

*Histoire des Treize* est le dernier texte que Balzac donne à Pichot : il est publié dans les livraisons des 10, 17 et 31 mars 1833 et dans un fascicule supplémentaire livré vers la mi-avril. Au moment même de cette publication l'ironie perce en contrepoint, dans l'Album, au sujet du texte balzacien<sup>86</sup> et après la rupture le romancier n'est pas ignoré par la *Revue*. Car dès la première livraison d'avril, le dimanche 7 on publie dans l'Album sous le titre « Littérature aux enchères » la lettre d'un honorable correspondant propriétaire exclusif d'un homme de lettres, « comme il appert des traités, contrats et autres pièces à l'appui » et qu'il désirerait « vendre avec toutes les formes légales ». « L'acquisition » serait « précieuse » car « mon homme de lettres compose avec la même facilité et la même supériorité le proverbe, le conte fantastique, le conte historique, le conte maritime, le conte drolatique, le conte bibliophilique, etc... » (et on le voit, les marques balzaciennes sont ici majoritaires). La lettre continue sur ce ton pendant plusieurs lignes et elle se conclut à peu près ainsi : « Je dois vous avertir seulement, monsieur, que mon homme de lettres, ayant contracté quelques petites dettes d'articles avec les recueils à la mode, et étant homme d'honneur, s'est réservé de les payer en nature ; mais d'ici à une année ou deux au plus, il sera un produit tout à fait disponible et sûr ». Signé : « Jacques l'Art, ex libraire, rue de la Monnaie »<sup>87</sup>. En fait « Littérature aux enchères », cette lettre fictive, est bien de Pichot lui-même. Il y déverse sa colère et son humour. C'est un peu l'épreuve d'une lettre à Balzac. Puis, le 10 avril, il écrit réellement à son auteur avec une concision agressive et brutale : « puisque la littérature est un commerce, pourquoi n'y aurait-il pas des enchères en littérature »<sup>88</sup> ? Une autre lettre arrive à la *Revue* en juillet, celle d'un romancier qui se plie à la mode pour nourrir sa famille, donner une dot à sa fille, envoyer son fils au collège, etc ... et qui redoute que la critique ne fasse le

---

<sup>84</sup> In *Échantillon de causerie française*, Pl., t. XII, p. 498.

<sup>85</sup> *Le Joujou du Pauvre* in *Le Spleen de Paris*, Pl., t. I, p. 305.

<sup>86</sup> Dans la « Chronique des théâtres » on évoque une comédie en un acte de M. Auger, qui reçue en 1825, n'avait jamais été jouée. Elle aurait eu du succès il y a huit ans. « Le personnage principal serait digne de figurer dans la grande association des Treize dont M. de Balzac nous raconte l'histoire dans la livraison de ce jour. Tous les moyens lui sont bons pour parvenir à épouser celle qu'il aime. Il en résulte un imbroglio à l'italienne », Tome XLVIII, p. 219.

<sup>87</sup> Tome XLIX, p. 65-66.

<sup>88</sup> *Correspondance*, Pl., t. I (33-64), p. 774.

succès des romans spiritualistes à la Drouineau ou philosophiques à la Balzac. Le rédacteur de la *Revue* ajoute : ce correspondant « a voulu évidemment m’embarrasser, me tendre un piège, me compromettre avec une de nos puissances du second ordre en littérature, avec M. de Balzac, par exemple, dont je n’aurais pas voulu charitablement signaler les nouveaux CONTES DROLATIQUES comme une œuvre de honteuse prostitution »<sup>89</sup>.

Enfin si on laisse de côté quelques petites piques estivales<sup>90</sup>, le 2 septembre on annonce avec intérêt la parution du *Médecin de campagne* et on rend compte du livre le 9. Si on félicite M. de Balzac de racheter ses péchés de conteur, on juge cependant que « l’intention vaut ici mieux que le livre [...]. Ce n’est pas une œuvre très forte, ni dans la partie didactique ni dans le drame ». En fait le personnage principal s’inspire de l’Homme aux quarante écus, du Citoyen savoyard de Jean-Jacques, et du philosophe anglais dans *Le Paria* de Bernardin de Saint-Pierre ; « mais l’ouvrage, dans son ensemble, est plutôt une imitation des *Contes sur l’économie politique*, de M. H. Martineau, que publie en ce moment, MM. Ch. Gosselin et Paulin ». En tout cas, M. de Balzac a tenté de « prouver qu’il pouvait avoir une idée sérieuse et utile. S’il y a moins de traits brillants dans *Le Médecin de campagne* que dans *La Peau de chagrin*, il y a aussi moins de traits hasardés et de mauvais goût. Quelques pages d’une belle simplicité ont droit à tous nos éloges. Encore une fois nous serions bien ingrats si nous n’apportions pas un peu de bonne volonté à la lecture de cet ouvrage »<sup>91</sup>. On note enfin dans la dernière livraison de septembre 1833, la dernière du trimestre : « nous avons pu nous plaindre de quelques désertions, mais bien bas, avec l’espoir de ne pas perdre pour longtemps d’utiles collaborateurs, qui, en effet, nous ont remercié depuis, la plupart de ne les avoir pris au mot. Nous ajoutons encore que si nous n’avons pas répondu à quelques annonces indirectement hostiles, c’est que nous attendions généreusement qu’elles nous eussent nui réellement »<sup>92</sup>.

\*

Avant 1833, maintes ruptures de Balzac avec journaux et revues eurent des raisons politiques. Dans le cas présent celles-ci eurent me semble-t-il une place tout à fait marginale. Il n’avait plus la moindre illusion sur journalistes et revues. Celles-ci n’étaient pour lui qu’un moyen. Peut-être justement croyait-il devoir d’autant plus exiger pécuniairement de la *Revue de Paris* que ses opinions lui déplaisaient radicalement. Sans aucun doute Balzac a rompu en mars 1833 pour des raisons d’argent. Quand il revint en 1834, c’est dans des conditions plus avantageuses. On acceptait de prendre chaque mois un plus grand nombre de feuilles signées de lui et chacune mieux payée. Il est certain aussi qu’il fut irrité de la pruderie de Pichot, de son dédain des fautes typographiques, des coupes que se permettait le Directeur. Avec cet excès (corollaire de sa prodigieuse exigence envers lui-même) dont il était coutumier quand il s’agissait de son œuvre, il écrivit par exemple à Zulma Carraud, aux environs du 22 janvier 1832 qu’il avait trouvé son « article *Cornélius* de la *Revue de Paris* massacré »<sup>93</sup>. La critique a montré qu’en cette occasion il fut un peu de mauvaise foi<sup>94</sup> mais Pichot lui-même,

---

<sup>89</sup> Tome LII, p. 120.

<sup>90</sup> En juillet 1833 on signale que la *Gazette de France* a attribué à M. Thiers l’HISTOIRE DES PERRUQUES (ce serait une œuvre de sa première jeunesse), alors que le texte est d’un homonyme, un théologien du XVII<sup>ème</sup> siècle. On ajoute incidemment : « Autant vaudrait (si parva magnis componere licet) attribuer les LETTRES DE BALZAC à l’auteur des CONTES DROLATIQUES », t. LII, p. 202. On annonce ensuite chez M. Charles Gosselin « le second dixain des CONTES DROLATIQUES. Nous avons dit notre avis sur le premier volume de cette œuvre rabelaisienne, et nous le dirons sur le second, dont le succès est malheureusement assuré, malgré la critique », *ibid.*, p. 203.

<sup>91</sup> Tome LIV, p. 124.

<sup>92</sup> *Ibid.*, livraison 4, p. 310. Et dans une comédie de Sheridan junior (probablement Pichot), « Le Critique » on évoque les différents types d’annonces littéraires dont « l’annonce déguisée » « sous la forme d’une hostilité ou d’une dénonciation ». Ainsi « un mauvais sujet traduit à la Cour d’assises a déclaré que sa lecture favorite était les *Contes* de M. de Padezac. Le libraire répond ordinairement à ces attaques par l’annonce pure et simple de la dixième édition », t. LVI, novembre 1833, p. 219.

<sup>93</sup> *Correspondance*, Pl., t. I (32-19), p. 466.

<sup>94</sup> *Maître Cornélius*, Pl. t. XI, « Histoire du texte », p. 1215.

précisément en mars 1833, dans la *Revue* parle « des limites dans lesquelles [il] aime à restreindre les articles »<sup>95</sup> et Sue, peu avant le 30 mars 1834, à propos de son compte rendu de *Napoline*, écrira à D. de Girardin : « j'ai tellement frayeur des *Pichottades*, que j'ai été le plus bref possible »<sup>96</sup>. À Mme Hanska Balzac se plaignit que, pour expliquer un léger décalage dans la publication de la deuxième partie des *Marana*, on ait inséré dans l'Album une note qui le faisait passer pour « fou ». Les termes employés par la *Revue* ne sont pas aussi durs et ce n'est pas dans l'Album qu'ils se trouvent, R. Pierrot l'a montré<sup>97</sup>. Mais cette inexactitude est péché véniel. À lire la *Correspondance* et *l'Historique du procès du Lys dans la vallée*, on pourrait croire qu'exaspéré contre les résistances au libre exercice du génie, Balzac força ses griefs. Lisant avec attention la *Revue*, on découvre qu'à partir de 1832 il fut assez mal et insolemment traité par sa Direction.

Brillant nouvellier, prisé d'un public grisé, Balzac, en 1832, ne voulait plus seulement être « contier ». « Autre est ma destinée » écrivait-il<sup>98</sup> : phrase peu compréhensible pour un honnête écrivain-directeur qui, n'aimant guère les contes, ménageait l'abonné. Que l'analyse critique des ouvrages d'un créateur soit élogieuse, rude, incompréhensive, c'est la règle. Et même l'absence de complaisance à l'égard d'un collaborateur appointé dit l'indépendance d'une rédaction. Cependant l'anonymat qui la protège ajoute alors au désagrément de l'auteur. Il est vrai qu'arrivent aussi à la revue des lettres de lecteurs. Elles sont signées, Jacques l'Art par exemple. Mais le calembour est grossièrement railleur ; mais tel compte rendu, celui des *Contes Bruns*, use de la prétérition douceuse et laisse une impression de malaise. Dans leurs échanges épistolaires avant la rupture définitive Pichot est assez aimable à l'égard de Balzac mais, par deux fois, étrange démarche, il intervient comme auteur, contre Balzac, dans le corps de la revue, une semaine ou deux semaines après lui. Au fond les « pichottades » n'étaient que pichenettes : dans *Autopsie, conte anatomique*, dans *L'Adultère chez les Battas*, tout est urticant, titres, épigraphes, situations, formules, signatures et fausses signatures. On instille, on distille, on dilue, on concentre les remontrances à l'écrivain au nom d'un certain bon sens juste-milieu. À Monsieur de Balzac, si intelligentiel, l'homme de génie !, on apprend, oh ! bien modestement, son métier d'écrivain. Dans la phrase finale de *L'Adultère chez les Battas*, juste avant la signature de Pichot, on rappelle que les amants coupables sont là-bas mangés tout vifs, « assaisonné[es] au poivre, au sel et au citron ». Balzac eut sans doute l'impression que le cher Amédée voulait le croquer de cette manière et il lui en garda quelque rancune<sup>99</sup>.

Mais pourquoi le Directeur procédait-il ainsi ? On exigeait, ergotait, on lanternait sans aucune foi : il se croyait un droit à la perfidie. C'est l'indice de l'état d'exaspération où le cynisme de Balzac en ces matières devait mettre certains de ses interlocuteurs. Puisque M. de

<sup>95</sup> Tome XLVIII, livraison 3, in « Les Trois Faust », p. 253.

<sup>96</sup> *Correspondance générale d'E. Sue*, éditée par J.-P. Galvan, vol. I (1825-1840), Paris, Honoré Champion, 2010, [34-10], p. 335 (voir plus loin la note 99).

<sup>97</sup> Lettre de fin mars 1833, ed. du Delta, p. 41 (et note 2).

<sup>98</sup> *Correspondance, Pl.*, t. I, 32-214 (lettre du 3 décembre), p. 689.

<sup>99</sup> On a plaisir ici à mentionner un rapprochement qui nous a été indiqué par R. Chollet. On lit en effet dans le « Prologue » (probablement écrit tout entier en août ou même juillet 1833) du *Quint dixain dict le dixain des imitations des Cent contes drolatiques* : « À ce faire [à l'imitation] est-il contraint par les insipides, les niayses, les infâmes mauvaiesiez des bateleurs de faulses parolles, des marchands de phrases à tout venant, des ignares détestables, des vendeurs de drogues opiacées cogneues sous le nom de livres et qui sont sotties, pichotteries, mièvreries à décrocher les maschoires d'ung asne [...] lesquels, gens myrobolants, docteurs en fourberie, acephales et pleins de fiel, s'en vont disant que les contes drolatiques sont des pastiches, centons et imitations » (*OD, Pl.*, t. I, p. 471), « pichotteries » suggérant mesquineries, reproches et taquineries. De plus dans un texte du *Troisiesme Dixain* « D'ung justiciard qui ne se remembraait les choses », texte écrit au début de l'année 1834, peut-être à Genève (*ibid.*, p. 1304), Balzac note : au temps du Roi de Bourges, « demouroyt » en la ville « un sievr prevost enchargé [...] de tenir la main à l'ordre ». Or « Ce dict Prevost estait nommé Picot ou Picault d'où feut fait picotin, picotter et picorée ; par aulcuns, Pitot ou Pitaut d'où est issu pitance, par d'autres comme en langue d'oc, Pichot d'où ne est rien venu qui vaille ; par ceulx-là, Petitot ou Petiniaud qui feut l'appellation limouzine, mais à Bourges estoit appelé Petit, nom qui finalement feut celui de la famille, [...] ». C'était « un brin d'homme assez mal épousseté par sa mère » (*ibid.*, p. 335). « Pour tout dibvertissement de sa joie, cerchoyt un homme à pendre » (*ibid.*, p. 336).

Balzac, au nom de la Littérature, tenait pour méprisables les angoisses d'un manouvrier des lettres, il allait lui répondre sur son terrain, tentative touchante tant elle était dérisoire, et si vaine, si humiliante puisque le silence de Balzac en retour néantisait Pichot. C'était le conflit de la norme (avec tous ces calculs de lignes, de jours et d'argent) et du hors-norme. Pichot, ne pouvait au sens propre comprendre le hors-norme (et il n'était pas aberrant qu'il ne comprît pas !), d'autant plus que Balzac, jouait double et triple jeu, expert en normes, et les transgressant avec la plus grande désinvolture, seulement soucieux de parvenir à être lui-même. Mais ... confronté à ce « Pourquoi ? » peut-être devrait-on simplement dire comme Alceste à Arsinoé : « Madame on ne voit pas les cœurs ».

Alex Lascar